

arnaud cathrine

la disparition de
richard taylor

roman(s)

pour Alix
pour Florent

« La mission de tout un chacun est de mener à bien le mensonge qu'il incarne, de parvenir à n'être plus qu'une illusion épuisée. »

Cioran
Aveux et Anathèmes

PREMIÈRE PARTIE

1998

L'infortune de Susan Taylor

On ne peut jamais savoir. Jamais. Ceux qui vous diront le contraire mentent. Ceux qui vous diront le contraire sont de la race des agents immobiliers. Imaginez seulement : vous visitez des dizaines d'appartements (enceinte de six mois, rendez-vous fixés après le boulot, au moment où la lumière décline, allez vous faire une opinion dans le noir, et Richard qui rentre rarement avant vingt et une heures, jamais là pour m'accompagner, toute seule en somme, toute seule), des dizaines d'appartements qui vont du plus sordide au plus inabordable (ceux qui vous prédisent que les prix vont baisser mentent, ceux qui prédisent pareilles conneries sont bien tranquilles chez eux, ils ne cherchent pas à se loger, ils ont trouvé il y a dix ans déjà, quand on pouvait encore trouver), des dizaines d'appartements plus petits les uns que les autres (enceinte de six mois, il fallait bien penser à la petite, trois pièces minimum, alors d'accord : nous aurions pu tout aussi

bien aller vivre à Brighton, dixit la mère de Richard (la mère de Richard vit à Brighton)), des dizaines d'appartements... et vous devenez folle. Alors quand, par miracle, vous tombez – passés six mois de pérégrinations vaines (autant qu'il avait fallu pour gonfler mon ventre) – sur un appartement vivable, potable, vous voilà prête à tout, reléguant à un avenir rêveur le coup du loft avec terrasse et j'en passe. Quand soixante mètres carrés vous tendent les bras à une heure de trajet de vos boulots respectifs, quartier résidentiel, calme parfait, ni chiens, ni moteurs, vous dites tout naturellement : banco. Et tant pis pour Richard qui ne l'a pas visité. Tant pis pour la lumière, adviene que pourra, fonçons parce que les prix ne baisseront pas, la preuve : il reste encore de jeunes couples suffisamment tarés pour raquer trois cent quarante mille livres sterling pour soixante mètres carrés, les prix ne baisseront pas, dans cinq ans il sera tout simplement impossible d'habiter dans le centre de Londres, dans cinq ans il faudra aller s'installer dans un quartier déprimant de Brighton, à deux pas de la mère de Richard. Alors vous dites : banco.

Richard a compris. Richard s'est montré très conciliant. Sa mère non. Lui oui. Ça s'est fait très vite. La petite aussi. Elle avait trois semaines d'avance. Autant dire qu'elle est quasiment née dans les cartons. Richard y a mis du sien pour défaire ces satanés cartons et préparer la chambre de la petite.

Sa mère nous a fait venir à Brighton pour lui présenter l'enfant, elle ne s'est pas déplacée, je l'aurais parié. En dehors de ça, tout s'est plutôt bien passé, dans l'urgence certes, mais une semaine après avoir emménagé et accouché, j'étais encore surprise que le cours des choses nous ait prêté main forte et que nous ayons accompli ce marathon qui n'allait pas de soi.

Est-ce le fruit mystérieux de notre génération ? La petite fait ses nuits. La petite est sur mesure, d'ailleurs je ne vois que des enfants sur mesure dans mon entourage. Il a bien dû arriver quelque chose, disais-je l'autre soir à la pute qui sert de mère à Richard, il a bien dû arriver quelque chose pour que tous les enfants autour de moi soient sur mesure et fassent leurs nuits, quand j'entends encore mes parents, et la mère de Richard en tête, gémir au souvenir de ces nuits épouvantables où les nouveaux nés étaient saisis d'insomnie et beuglaient comme des furies. « Les mères allaitaient à mon époque », rappelle souvent la mère de Richard dans l'espoir vicieux de me culpabiliser. Aucune envie d'avoir les seins de la mère de Richard, pensé-je chaque fois qu'elle m'attaque sur ce terrain. Et les hanches... Parce qu'en plus, j'ai tout perdu. J'avais très peu pris, c'est vrai. Impeccables les hanches, les seins, rien, comme si de rien n'était, c'est déjà suffisamment contraignant comme ça un enfant, oui un grand bonheur cette petite, mais quoi : la vie continue ! Pas-

sé un mois à couvrir mon œuf récemment éclos, j'ai repris le boulot. Je ne me voyais pas une semaine de plus à l'appartement : c'est mon choix, je suis une femme active, j'avais pourtant prévenu la mère de Richard qui n'a pas manqué..., bref, j'étais contente. Contente de la petite. Contente de l'appartement. Et Richard. Et mes hanches. Et mes seins. J'étais contente.

Et puis, elle est arrivée. C'était un jeudi, en avril dernier. Elle avait dû visiter l'appartement en journée. Nous ne l'avons pas vue venir. On a été mis devant le fait accompli : elle emménageait. Une petite poule de trente ans. Célibataire manifestement. Je n'ai rien contre dans l'absolu... Moi-même, je me dis parfois... Enfin, n'allons pas de ce côté-là. Une poule de trente ans donc. Affable. Souriante. Jennifer Wilson, enchantée. Je ne comptais pas sympathiser plus que ça, les dîners entre voisins très peu pour moi, je laisse ça à la mère de Richard et à Brighton, mais enfin : voisine de palier, autant que les choses se passent bien ; voisine de palier : c'est toujours bon pour dépanner.

Et ça a commencé dès le premier soir. La petite dormait. Je regardais un épisode de *Absolutely Fabulous*. Richard lisait son journal. Nous deux allongés entre des draps lisses et familiers, dans une atmosphère tout à fait paisible et propice au repos... Et là, les gémissements. Et très vite, les cris. Des

hurlements. Richard tourne la tête de mon côté : « Tu entends comme moi ? », « Oui, j'entends comme toi : la poule baise », je ne le dis pas comme ça, je ne sais plus quelle est ma formule. Richard opine, il dit : « Mais... elle est seule... Elle se branle. » Nos chambres sont mitoyennes. On entend son corps buter contre le mur, ce même mur où Richard et moi sommes adossés, lui lisant son journal, moi suivant les frasques de *Absolutely Fabulous*. Et l'autre qui se branle dans le vacarme le plus invraisemblable... Vingt minutes plus tard, la poule dort. N'en parlons plus et espérons qu'un gogo dancier ne vienne pas, un de ces jours, ajouter ses râles à cette fanfare qui vient de nous rappeler, Richard et moi, à l'embarrassante absence de sexualité qui nous frappe depuis que la petite est née, et encore, dois-je avouer que l'enfant fut conçu dans un moment d'exception, pour m'engrosser précisément, le plaisir du sexe ayant déserté notre couple depuis quelques années déjà.

Je devrais faire comme la poule, c'est ce qui me traverse l'esprit au moment de m'endormir, songeant au calme inquiétant de Richard, faire comme la poule quand Richard n'est pas là, et puis je m'endors.

Peut-être pas toutes les nuits comme ça, mais presque en tout cas. Un très, un très grand nombre de nuits comme ça.

Pour commencer : Richard et moi, ligüés dans l'assurance du dérangement occasionnée, nous râtons, de concert, parfois jusqu'à couvrir les gémisséments de la poule, ses cris atrophiés mais bien retentissants. Jamais elle ne cesse, elle va au bout, la poule. Et quand nous la croisons – rarement, je ne sais même pas si elle travaille – quand nous la croisons dans l'ascenseur, elle affiche un sourire dégagé, elle s'examine dans le miroir, replace sa frange et tapote ses lèvres comme pour atténuer le carmin de son rouge à lèvres. Méconnaissable, la poule. Il y a deux poules : la poule qui se branle et nous pourrit la vie, et puis la poule qui vit sa vie et nous gratifie de sourires inconséquents quand nous aurions envie de lui demander des comptes et, si l'occasion s'en présentait, de l'étrangler. Le plaisir passe, le dérangement occasionné, non.

Donc, pour commencer : ligüés Richard et moi dans l'assurance de la nuisance sonore. Ensemble. La petite, elle, dort. Elle ronfle même. C'est jeune pour ronfler mais c'est une autre histoire.

Seulement voilà. Presque tous les soirs comme ça... Trois mois passent or il semble que l'alliance de nos forces perde de sa vigueur, avec à peu près autant de rapidité d'ailleurs que la bite de Richard a cessé de faire pont-levis pour m'envoyer en l'air. Oui, la grogne de Richard s'étouffe. Je crois même qu'il prête parfois l'oreille, reposant son journal, puis l'abandonnant purement et simplement, prétextant une

grande fatigue et se calfeutrant à l'autre bout du lit pour profiter de ce qui n'est plus une nuisance sonore mais, à l'évidence, un ravissement. Je le vois de biais, tandis qu'il me pense absorbée par *Ab Fab*, dodeliner du bassin. Il ne va pas se branler lui aussi ?! Non : il a la générosité d'aller aux toilettes pour se finir.

Un très grand moment de solitude pour moi. Je me dis : je ne comprends pas ce qui se passe. Et, en réalité, je sais très bien ce qui se passe : une poule vient de ranimer les sens de mon Richard mais il est bien entendu qu'il ne compte en rien me convier au feu d'artifices.

Trois, quatre, cinq mois passent. Ainsi. Richard rentre de plus en plus tard, il prétend que la BBC l'accapare. Il se couche de plus en plus tôt, se tient de plus en plus loin de moi dans le lit. Et Jennifer Wilson beugle.

La petite, quant à elle, est gentille même si ses airs béats m'exaspèrent un tantinet. Sait-elle au moins ce qui se joue chaque soir au pied de ce mur mitoyen ? Le contentement de Jennifer Wilson qui aura bientôt mis à pied le nôtre...

Le 16 mai dernier.

Richard n'est pas rentré.

Je n'ai rien vu venir. La veille, nous avons passé une soirée charmante avec Rebecca Swift, une collègue de Richard. J'ai senti un regain d'affection de Richard à mon endroit.

Le 16 mai.

Richard a écrit une lettre à sa mère. Qu'elle m'a lue.
Ma dernière trace de lui.

La poule ne se branle plus.
Les soirées sont redevenues calmes.
D'un calme terrifiant.

Elle habite toujours l'appartement d'à côté. Non : Richard n'y est pas. C'eût été trop simple. Richard est parti. Et la poule fait silence.

Je suis seule à tendre mon sein parfait à la petite qui n'en veut pas.